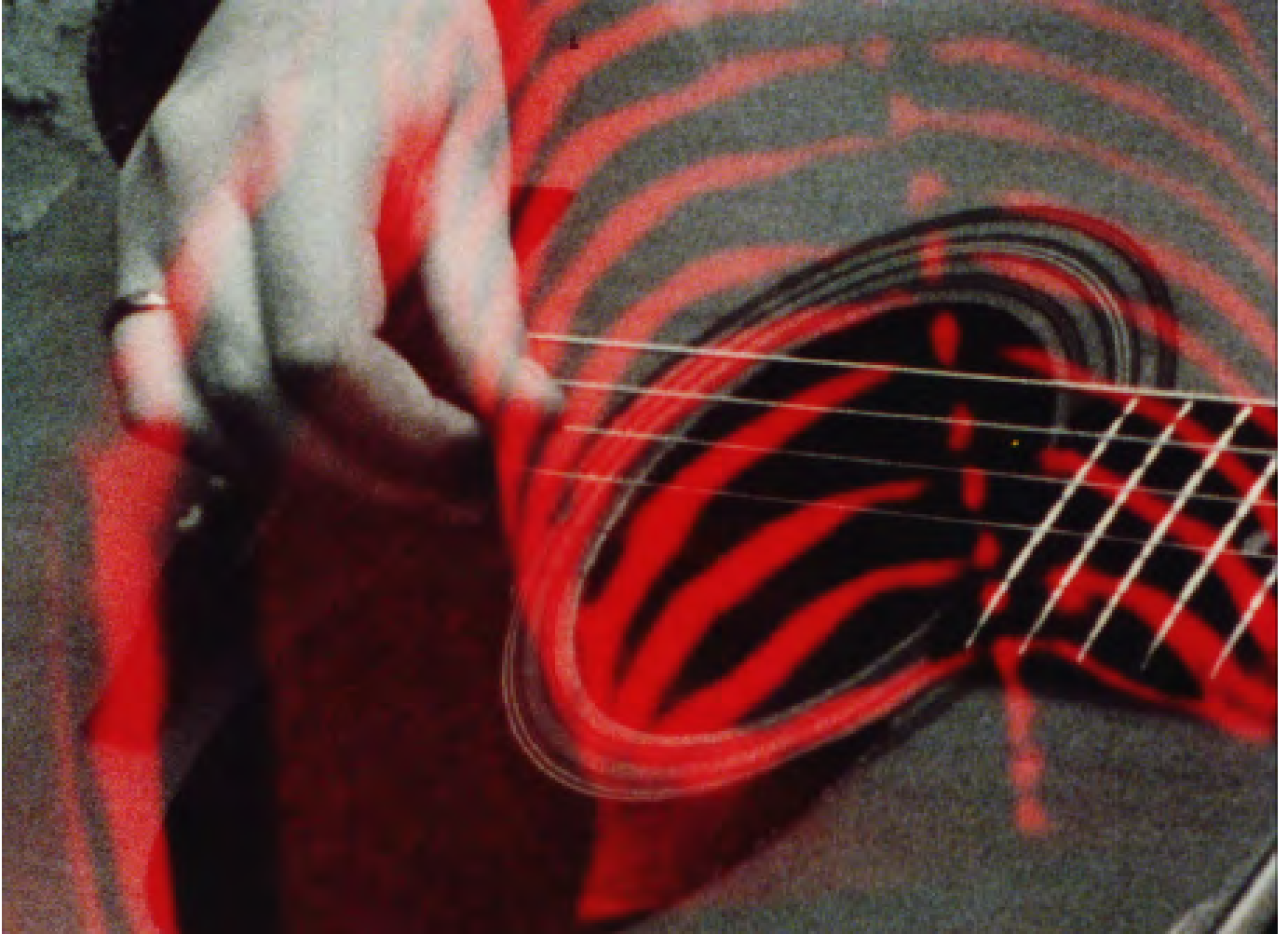


BÉTONSALON
CENTRE D'ART &
DE RECHERCHE



Sandra Lahire, Serpent River, 1989, 16 mm, 32', Courtesy de Sandra Lahire et LUX, Londres.

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

« SUREXPOSÉE,
COMME AUX RAYONS X »
EXPOSITION DE L'ŒUVRE
DE SANDRA LAHIRE

SOMMAIRE

3 PRÉSENTATION

3 À propos de Bétonsalon – centre d’art et de recherche

4 L’EXPOSITION : « SUREXPOSÉE COMME AUX RAYONS X »

4 Quelques mots sur l’exposition

6 Biographies

7 Images

14 PISTES PÉDAGOGIQUES

14 En Maternelle

15 Cycle 2 - Du CP au CM1

16 Cycle 3 - Du CM2 à la 6^{ème}

17 Cycle 4 - De la 5^{ème} à la 3^{ème}

18 Au Lycée

19 POUR ALLER PLUS LOIN

19 Présentation des films de l’exposition

21 Focus London Film-Makers’ Cooperative

22 Percevoir la toxicité: art et justice environnementale

23 Ressources

29 PRÉPARER SA VISITE

29 La visite pédagogique

29 Les outils à disposition

 Le livret d’exposition

 La Bibliothèque

30 Les formats de visites

 Visite dialoguée

 Visite atelier

 Visite avec Bétonpapier

 Atelier philo

 Visite sur mesure

32 Le Programme Jeunes Médiateur·ices

33 Les horaires de visites

33 Accessibilité

34 Informations pratiques

34 Contacts

34 Partenaires et soutiens

PRÉSENTATION

À propos de
Bétonsalon –
centre d’art et de
recherche

Bétonsalon — centre d’art et de recherche développe ses activités de manière collaborative avec des organisations locales, nationales ou internationales. La programmation comprend des expositions monographiques ou collectives d’artistes émergent·es, réémergent·es, confirmé·es ou oublié·es, des événements pluridisciplinaires avec la meilleure qualité d’écoute et d’échanges possible, des actions et des recherches en médiation et sur les pédagogies expérimentales, des résidences de recherche et de création, des projets hors-les-murs qui se tissent avec des publics et des structures de proximité, des actions encore non répertoriées.

Bétonsalon est une organisation à but non lucratif établie en 2003. Implanté au sein de l’Université Paris Cité dans le 13^{ème} arrondissement depuis 2007, Bétonsalon est le seul centre d’art labélisé situé dans une université en France.



Vue du centre d’art lors du vernissage de l’exposition « SOFARSOGOOD » de Sylvie Fanchon, Bétonsalon - centre d’art et de recherche, Paris, 2024 © Myriam Chaoui.

L'EXPOSITION : « SUREXPOSÉE, COMME AUX RAYONS X »

Quelques mots sur
l'exposition

Commissariat : Maud Jacquin et Émilie Renard
Scénographie : Jagna Ciuchta
Du 15 mai au 1^{er} août 2026

↳ Cette exposition est conçue avec le soutien de LUX, Londres.

Maud Jacquin et Émilie
Renard

Sandra Lahire (Royaume-Uni, 1950-2001) est une cinéaste expérimentale féministe dont l'œuvre a marqué nombre d'artistes et de cinéastes, sans qu'elle ait eu à ce jour l'attention qu'elle mérite, particulièrement en France. Comme beaucoup de ses contemporains à Londres, elle a travaillé au sein de la London Film-Makers' Co-operative (LFMC), une organisation autogérée regroupant les activités de production, d'exposition et de distribution de films expérimentaux. Active dès la fin des années 1960, cette coopérative a été le point d'ancrage d'un mouvement cinématographique intense, uni par un engagement commun à explorer la matérialité du film, notamment à travers des manipulations directes de la pellicule.

Au milieu des années 1980, tout en poursuivant ces expérimentations sur les qualités plastiques du médium filmique, Sandra Lahire intègre des enjeux autobiographiques et documentaires, plaçant la pellicule en relation constante avec d'autres substances : celles des corps – humains et non-humains –, des paysages et des flux qui les traversent. À travers un large éventail de techniques expérimentales créant des surfaces texturées en strates multiples, elle matérialise la co-implication des corps, la contiguïté physique qui existe entre elle-même et les autres vivants – humains, animaux, végétaux – envisagés comme autant de matières organiques et périssables. Depuis sa propre vulnérabilité – Lahire souffre d'anorexie –, elle crée ce que la théoricienne féministe américaine Stacy Alaimo nomme un « espace transcorporel », où la corporalité humaine est liée, dans toute sa chair, à l'environnement, par leur condition commune de matières irrémédiablement permeables et contaminées.

Le titre de l'exposition, « Surexposée, comme aux rayons X », est une citation de la poétesse américaine Sylvia Plath (1932-1963), dont la voix hante tout le cinéma de Lahire. Si cette phrase n'est pas précisément extraite d'un film de Lahire, elle place cependant l'exposition dans la perspective d'une entité conjuguée au féminin – Sandra Lahire elle-même, les travailleuses et habitantes à proximité des centrales nucléaires, la pellicule, ou encore la terre –, qui, sous l'effet des rayons X, se trouve attaquée dans sa chair, sa gélatine ou son corps minéral, creusée jusqu'à son squelette, sa fragile structure porteuse. Ici, les rayons X opèrent à plusieurs niveaux : littéralement, ils renvoient aux procédures de radiographie clinique et aux radiations nucléaires ; symboliquement, ils figurent le caractère invasif de l'autorité médicale, du complexe militaro-industriel, et plus largement du système patriarcal. Dans les films de Lahire, « l'exposition » suggérée dans ce titre dit la vulnérabilité matérielle des êtres, humains et non-humains, non seulement pour dénoncer des rapports de domination et d'exploitation, mais aussi pour célébrer une corporalité contingente et poreuse, indissociable des matières

du monde qui la constituent. C'est précisément ce que Stacy Alaimo, dans son livre *Exposed*, nomme une « éthique de l'exposition ». Cette éthique repose sur la reconnaissance de notre continuité matérielle avec nos environnements. Apprendre à « habiter la dissolution », affirme Alaimo, c'est accepter notre perméabilité comme point de départ d'une relation éthique au vivant. Cette exposition réunit quatre films clefs parmi les premiers que Lahire réalise dans les années 1980 – elle en tournera dix en tout entre 1984 et 1999. Ils permettent de suivre l'élargissement progressif des enjeux corporels : depuis sa propre vulnérabilité, éprouvée dans un corps marqué par l'anorexie, qui la place en relation d'empathie avec les souffrances des autres vivants, jusqu'à un environnement abîmé par la toxicité invisible des radiations, des centrales et des mines d'uranium.

Les deux premiers films – *Arrows* (1984) et *Edge* (1986) – traitent la pellicule comme un corps, comme une « peau » (Laura Marks), établissant des parallèles entre découpage filmique et opérations chirurgicales à travers un montage saccadé. Ils introduisent aussi la figure animale et témoignent d'une évolution du rapport aux non-humains : de la métaphore vers la reconnaissance d'une souffrance partagée. D'un film à l'autre, Lahire tisse des parallèles entre la femme-objet des représentations dominantes – prolongée par des pratiques médicales invasives – et l'animal soumis à la domination humaine, les deux découpés en tranches comme des « salamis pathologiques » selon l'expression de Plath citée dans *Edge*.

Terminals (1986) et *Serpent River* (1989) ouvrent et ferment une série de quatre films anti-nucléaires. *Terminals* explore les conditions de travail des femmes dans une centrale nucléaire et leur exposition aux radiations. Le titre renvoie aux écrans de surveillance – structures de contrôle omniprésentes – mais aussi à l'état de phase terminale du cancer. L'image y est maintenue au bord de la disparition, comme si le corps du film était soumis aux mêmes radiations que celui des travailleuses. *Serpent River* est le dernier d'une trilogie réalisée à *Serpent River*, en Ontario au Canada où la multinationale Rio Tinto Zinc exploite des mines, pollue les sols et les eaux, exposant les populations ouvrières et autochtones à des maladies chroniques. Dans ce film, Lahire s'attache à rendre perceptible la toxicité invisible des radiations qui glissent, fluides et colorées, du paysage creusé par l'exploitation minière, aux eaux vives qui le traversent, aux corps des habitant·es et jusqu'au film lui-même dont la surface texturée et colorisée évoque l'entremêlement des corps et des substances qui le traversent.

À travers ces quatre films, les fluides corporels, les flux sanguins, les eaux souterraines et les reflux des vagues se confondent en un même substrat de matières contaminées. La matérialité du film reflète ainsi les intrications qu'il décrit : le corps de la cinéaste, celui des habitant·es, les profondeurs de la terre, le corps du film comme celui des spectateur·ices sont inextricablement liés et dessinent une vulnérabilité commune. Ce faisant, Lahire suggère que la prise de conscience de la porosité mutuelle des corps et des lieux — et de leur vulnérabilité partagée — peut devenir le fondement d'une éthique écoféministe ancrée dans le corps, qui refuse la représentation occidentale d'un sujet fixe, délimité et autonome.

La scénographie de l'exposition est conçue par l'artiste Jagna Ciuchta, dont la façon d'accueillir les œuvres des autres, à travers des mouvements de contamination et de porosité, prolonge certains gestes et motifs propres au cinéma de Lahire.

Biographie de Sandra
Lahire (1950-2001)

Lesbienne, juive, féministe, Sandra Lahire était une figure centrale de la communauté féministe et expérimentale du cinéma londonien des années 1980 et 1990. Ayant réalisé une dizaine de films en 16mm, elle a développé une œuvre importante qui mérite une plus grande reconnaissance : ses préoccupations environnementales, son féminisme intersectionnel, sa discussion honnête sur la santé mentale semblent aujourd'hui d'une modernité et d'une pertinence poignantes. Marquée par la vulnérabilité corporelle – la sienne, celle du corps féminin, celle du corps de la terre, celle du corps du film –, l'œuvre de Lahire propose une comparaison entre la violence commise par la société patriarcale à l'encontre des femmes et celle commise par les humains à l'encontre du monde non humain. Ses quatre films antinucléaires font écho au mouvement féministe antinucléaire et antiguerre de l'époque. Sur le plan formel, ils mêlent documentaire, performance, animation et expérimentation (superposition, re-tournage, colorisation, changements de vitesse, superposition de sons). De son premier film à son dernier, Lahire a entretenu un dialogue soutenu avec la poésie et les archives de Sylvia Plath. Et comme celui de Sylvia Plath, son œuvre est rétrospectivement éclipsée par sa mort prématurée à l'âge de 50 ans. Les films de Lahire étaient révolutionnaires dans la manière franche dont ils abordaient les causes culturelles tacites de maladies telles que l'anorexie, contre laquelle elle a lutté toute sa vie et qui a conduit à son décès prématuré en 2001.

Sandra Lahire a étudié la philosophie à l'université de Newcastle-on-Tyne, le cinéma à la St Martins School of Art et le cinéma et les médias environnementaux au Royal College of Art. Ses films ont été projetés dans des festivals nationaux et internationaux, notamment à Créteil, Locarno, Berlin, Montréal, Sao Paolo, Turin, Jérusalem, en Australie et aux Philippines. Elle a notamment publié *Lesbians in Media Education* dans *Visibly Female* (édité par Hilary Robinson, Camden Press 1987) et des articles pour *Undercut*. Elle a également composé la musique du film *Just About Now* de Lis Rhodes. Le festival *Courtisane* lui a consacré l'édition de son « artist in focus » lors de son édition 2021 sous l'intitulé « Arrows, Edge, Terminals, Eerie, Night Dances ». Source : *Courtisane Festival 2021*.

Biographie de Maud
Jacquin

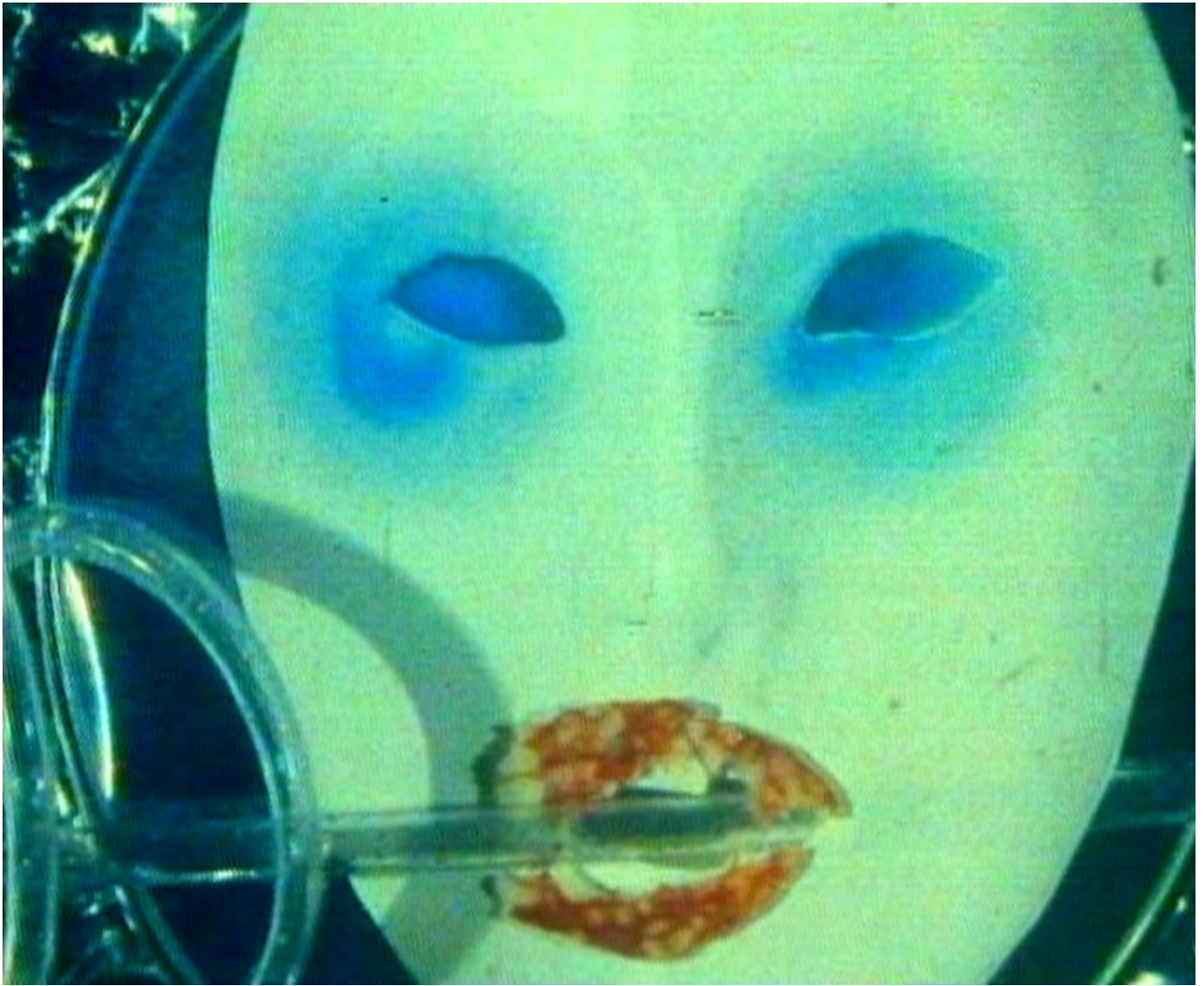
Maud Jacquin est historienne de l'art, curatrice et chercheuse associée à Bétonsalon depuis 2022. Sa thèse soutenue en 2013 à University College London portait sur les politiques du récit dans les films d'artistes féministes, avec un accent particulier sur la scène anglaise des années 1970 et 1980. De 2014 à 2022, avec Sébastien Pluot, elle a co-fondé et co-dirigé *Art by Translation*, un programme international de recherche et d'expositions impliquant des institutions partenaires dans quatre pays — dont par exemple CalArts à Los Angeles, la James Gallery à New York ou la Fonderie Darling à Montréal — et des artistes engagé·es dans un post-master porté par les écoles d'art de Cergy et d'Angers. Elle a également été co-directrice artistique du *Cneai* au moment de son installation aux Magasins Généraux de Pantin (2016-2017) et, avant cela, commissaire associée à *Residency Unlimited*, une résidence d'artistes à New York. Parce qu'elle veut prendre au sérieux l'idée qu'une œuvre soit une proposition esthétique, théorique et politique incarnée matériellement et qui affecte les regardeur·euses, ses projets curatoriaux ont souvent pris comme point de départ la pratique d'un·e artiste (Klonaris/ Thomadaki, Pauline Oliveros, Alison Knowles...) pour explorer collectivement, avec d'autres artistes et des chercheur·euses de différentes disciplines, des questions ayant trait aux relations entre sensibilité et politique.



Sandra Lahire, Arrows, 1984, 16 mm, 16'15", Courtesy de Sandra Lahire et LUX, Londres.



Sandra Lahire, Arrows, 1984, 16 mm, 16'15", Courtesy de Sandra Lahire et LUX, Londres.



Sandra Lahire, Edge, 1986, 16 mm, 11'34", Courtesy de Sandra Lahire et LUX, Londres.



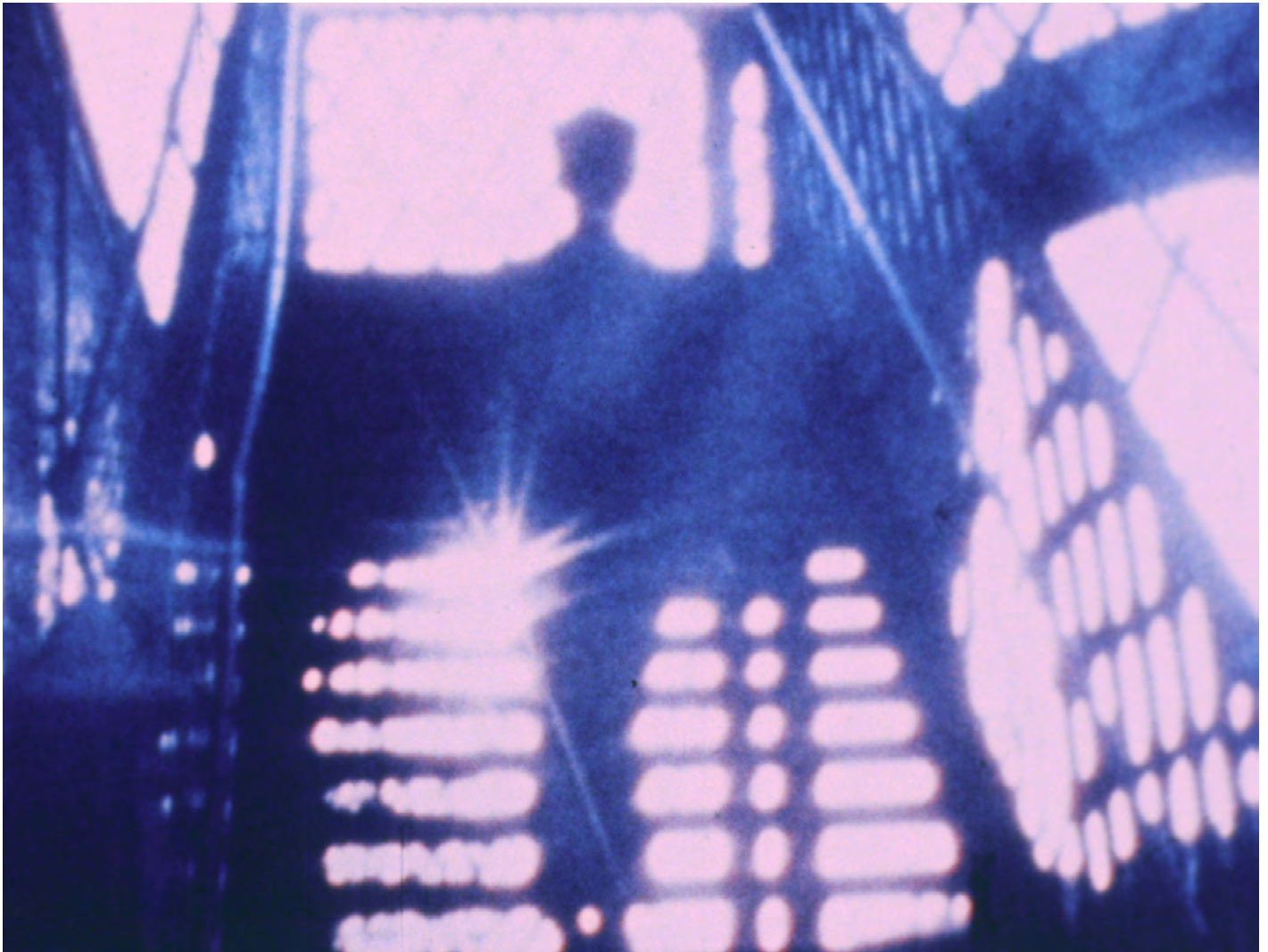
Sandra Lahire, Edge, 1986, 16 mm, 11'34", Courtesy de Sandra Lahire et LUX, Londres.



Sandra Lahire, Serpent River, 1989, 16 mm, 32', Courtesy de Sandra Lahire et LUX, Londres.



Sandra Lahire, Serpent River, 1989, 16 mm, 32', Courtesy de Sandra Lahire et LUX, Londres.



Sandra Lahire, Terminals, 1986, 16 mm, 19'47", Courtesy de Sandra Lahire et LUX, Londres.

PISTES PÉDAGOGIQUES

Cycle 1 - En
Maternelle

Avec un vocabulaire simple et adapté, la médiatrice fait découvrir le centre d'art et l'exposition consacrée à Sandra Lahire, « Surexposées comme au rayon X ». Qu'est-ce qu'un film ? Qu'est-ce qu'on voit dans les images ? Est-ce que les images peuvent faire du bruit, faire peur, faire rêver ? L'exposition de Sandra Lahire invite les enfants à regarder et à écouter autrement. À Bétonsalon, les films deviennent des espaces de surprise et de curiosité : les couleurs changent, les formes bougent, les images tremblent et brillent comme si elles étaient vivantes. On y voit des corps, des plantes, de l'eau, de la lumière ; des choses familières qui semblent tout à coup étranges et mystérieuses. Les enfants découvrent que les images peuvent nous raconter des choses sur le monde qui nous entoure, sur ce qui est fragile, sur ce qui est beau, sur ce qui peut disparaître.

Guidé·es par les questions de la médiatrice, les élèves co-construisent progressivement la visite, à partir de leurs réactions, de leurs mots et de leurs émotions. Il s'agit d'apprendre à s'exprimer en décrivant collectivement ce qu'on voit et ce qu'on ressent. La visite et l'atelier stimulent le langage et favorisent l'expression orale et corporelle, ainsi que la perception des images et des sons.

- *Organiser les mots en catégorie et en réseau, Diversifier les pronoms employés, Construire à l'oral un système de temps de plus en plus efficace, Formuler des énoncés de plus en plus complexes, Dire ce qu'on a fait et, peu à peu, ce qu'on va faire, Émettre une hypothèse.*
- *Utiliser la voix parlée — chantée et les possibilités vocales afin d'expérimenter différents sons, utiliser les possibilités sonores de la voix, Augmenter sa mémoire auditive et sa capacité de concentration, Repérer et produire des rimes et des assonances, Écouter des chants, des comptines, des histoires connues dans des versions en français et en langue étrangère, Participer à des jeux dans une autre langue, Comparer des histoires lues en français et dans une autre langue, Reconnaître un personnage, le nommer et le situer dans les illustrations, Comprendre les émotions, les intentions et les sentiments qui animent les personnages.*
- *S'initier aux tracés de l'écriture cursive, Percevoir que l'écrit encode l'oral, Tracer volontairement des signes abstraits dont on comprend qu'il ne s'agit pas de dessins, mais de lettres, Comprendre que l'écrit code des sons, Persévérer pour mener la production d'écrit à son terme : préparation, énonciation et révision.*

La visite débute par une présentation générale du centre d'art, de ses activités et de ses missions, aux côtés d'autres lieux connus des élèves comme les musées ou les cinémas.

À Bétonsalon, les films de Sandra Lahire deviennent une invitation à regarder le monde autrement. Dans ses œuvres, les images ne montrent pas les choses comme dans un documentaire ou un film ordinaire : la lumière déborde, les couleurs se transforment, les corps et les paysages semblent se mélanger. On voit des matières, de l'eau, de la roche, de la peau, de la neige, filmées de si près ou de façon si particulière qu'elles deviennent presque méconnaissables. Qu'est-ce qu'on voit dans un film ? Comment une image peut-elle nous faire ressentir quelque chose sans raconter une histoire classique ? En quoi l'art peut-il nous aider à mieux regarder ce qui nous entoure, à remarquer ce qui est fragile ou menacé ? L'exposition invite les élèves à observer, à décrire et à s'interroger ensemble sur les liens entre les êtres vivants et leur environnement.

La visite est pensée comme un temps d'échanges collectifs : les élèves sont invité·es à observer attentivement, à décrire ce qu'ils voient et à exprimer leurs émotions. Ces échanges favorisent l'enrichissement du vocabulaire, l'expression orale et l'écoute des autres. La visite se poursuit par un atelier de pratique artistique pour prolonger l'exposition et l'explorer d'une nouvelle manière.

● *Français – Écouter pour comprendre, Dire pour être entendu et compris, Participer à des échanges, Comprendre, s'exprimer en utilisant les langages des arts et du corps, Adopter une distance critique par rapport au langage produit, Identifier des relations entre les mots, entre les mots et leurs contextes d'utilisation, Étendre ses connaissances lexicales, Conserver une attention lors de situation d'écoute et d'interaction.*

● *Enseignements artistiques – S'appropriier par les sens les éléments du langage plastique : matière, support, couleur, Représenter le monde environnement ou donner forme à son imaginaire en explorant la diversité des domaines (textile, photographie, performance, sculpture, etc.), S'exprimer, analyser sa pratique ou celle de ses pairs, Établir une relation avec celle des artistes, S'ouvrir à l'altérité, Formuler ses émotions, entendre et respecter celles des autres, Se repérer dans les domaines liés aux arts plastiques, Être sensible aux questions de l'art, Effectuer des choix parmi les images rencontrées, S'ouvrir à la diversité des pratiques et des cultures artistiques.*

● *Enseignements civiques et moraux – Identifier et exprimer ses émotions et ses sentiments, S'estimer et être capable d'écoute et d'empathie, Différencier son intérêt particulier de l'intérêt général, Développer les aptitudes à la réflexion critique.*

● *Questionner le monde – Pratiquer des démarches d'investigation : questionnement, observation, expérience, description, raisonnement, conclusion, Comprendre la fonction et le fonctionnement d'objets fabriqués, S'appropriier des outils et méthodes proposés pour mener une observation ou réaliser une expérience, Se situer dans l'espace et dans le temps, Utiliser et produire des représentations de l'espace.*

● *Représenter le monde et l'activité humaine – Comprendre la diversité des représentations dans le temps et dans l'espace, Utiliser ses compétences et ses connaissances pour réaliser des actions et productions individuelles, collectives et plastiques, Se repérer dans un environnement proche ou éloigné.*

À travers une première déambulation autonome dans l'espace, les élèves observent, découvrent et s'expriment librement avant une mise en partage avec l'ensemble du groupe.

L'exposition consacrée à Sandra Lahire réunit plusieurs films qui invitent les élèves à regarder les images autrement. Dans ses œuvres, la lumière, les couleurs, les matières et les mouvements transforment ce que l'on voit et donnent l'impression que les corps, les paysages et les éléments du monde se répondent. En travaillant l'image comme une matière vivante, parfois abîmée, floue ou surexposée, Sandra Lahire montre que les êtres vivants et leur environnement sont liés les uns aux autres. Ses films permettent d'aborder avec les élèves des questions simples mais importantes : comment regarder ce qui nous entoure ? Que peut montrer une image ? Comment l'art peut-il nous aider à ressentir la fragilité d'un corps, d'un lieu ou d'un milieu de vie ? L'exposition propose ainsi une expérience sensible qui invite à observer, imaginer et réfléchir.

Prenant appui sur leurs premières impressions, la visite se construit collectivement et permet d'approfondir les œuvres ayant suscité interrogations, débats ou bien récits imaginaires. La visite se poursuit par un atelier de pratique artistique en lien avec l'exposition.

- *Français – Lire avec fluidité, comprendre des textes, des documents et des images, interpréter des supports variés, enrichir son lexique et ses connaissances culturelles, mobiliser l'écriture pour réfléchir et garder trace, parler en prenant en compte son auditoire, participer à des échanges dans des situations diverses, partager une interprétation, justifier un point de vue, mettre en relation des textes, des œuvres et des documents pour construire une première culture littéraire et artistique.*
- *Arts plastiques – Expérimenter, produire, créer, mettre en œuvre un projet artistique, élaborer des intentions artistiques et les affirmer, analyser sa pratique, celle de ses pairs et les œuvres rencontrées, établir une relation avec celle des artistes, s'ouvrir à l'altérité, se repérer dans les domaines liés aux arts plastiques, être sensible aux questions de l'art, explorer la représentation plastique, les dispositifs de présentation, les fabrications, la relation entre l'objet et l'espace, ainsi que la matérialité de la production plastique et la sensibilité aux constituants de l'œuvre.*
- *Histoire des arts – Acquérir des repères issus des œuvres et des courants artistiques majeurs du passé et du présent, situer les œuvres dans l'espace et dans le temps, les interpréter et les mettre en relation, donner un avis argumenté sur ce que représente ou exprime une œuvre d'art, dégager ses principales caractéristiques techniques et formelles, relier ses caractéristiques à des usages et à un contexte historique et culturel, se repérer dans un musée, un lieu d'art ou un site patrimonial, développer un regard sensible, instruit et réfléchi sur les œuvres.*
- *Éducation morale et civique – Respecter autrui et accepter les différences, pouvoir exprimer ce que l'on ressent et faire preuve d'empathie, développer ses capacités de réflexion et de discernement, exercer son esprit critique, participer à un débat, s'impliquer dans un projet collectif et coopérer, prendre des initiatives dans le respect des règles, des autres et de l'environnement, exercer son esprit civique et développer son sentiment d'appartenance à une collectivité, comprendre les implications*

Les élèves découvrent dans un premier temps les missions et les caractéristiques d'un centre d'art, avant de s'immerger dans l'exposition « Surexposée comme au rayon X ». À travers une première déambulation autonome dans le centre d'art et l'espace d'exposition, les élèves observent et s'expriment librement avant une mise en partage avec l'ensemble du groupe. L'exposition consacrée à l'artiste Sandra Lahire réunit plusieurs films expérimentaux britanniques qui font de l'image un espace de recherche et de questionnement. Dans ses œuvres, la lumière, la matière et le mouvement transforment l'image et donnent à voir des corps, des paysages et des milieux liés les uns aux autres. En travaillant la pellicule comme une matière sensible, parfois altérée ou surexposée, Sandra Lahire cherche à rendre perceptibles des phénomènes que l'on ne voit pas toujours immédiatement, comme la fragilité des corps, les effets de la pollution ou les liens étroits entre les êtres vivants et leur environnement. L'exposition permet ainsi d'aborder avec les élèves une œuvre à la fois sensible et engagée, qui invite à réfléchir à ce que les images peuvent révéler du monde qui nous entoure. Les élèves peuvent prolonger leur visite au cours d'un atelier de pratique artistique en lien avec l'exposition.

- *Français – Lire des œuvres littéraires et fréquenter des œuvres d'art, comprendre des textes, des documents et des images et les interpréter, élaborer une interprétation fondée sur des éléments précis, défendre un jugement en s'appuyant sur les textes et les œuvres, utiliser l'écrit pour penser et pour apprendre, recourir à l'écriture pour réfléchir et se donner des outils de travail, enrichir sa culture littéraire et artistique, mobiliser des références culturelles pour enrichir son expression personnelle et mettre en relation des productions littéraires et artistiques de différentes époques et de différentes cultures.*
- *Arts Plastiques – Expérimenter, produire et créer, mettre en œuvre un projet artistique, concevoir et réaliser des productions individuelles ou collectives, s'exprimer sur sa pratique, sur celle de ses pairs et sur les œuvres, établir des liens avec la démarche des artistes, s'ouvrir à l'altérité, porter un regard curieux et avisé sur son environnement artistique et culturel, interroger les œuvres et les démarches artistiques du point de vue de l'auteur comme de celui du spectateur, prendre part au débat suscité par le fait artistique, se repérer dans les domaines liés aux arts plastiques et être sensible aux questions de l'art.*
- *Histoire des arts – Analyser une œuvre en mobilisant un vocabulaire adapté, en dégager les principales caractéristiques formelles, techniques et artistiques, situer l'œuvre dans le temps et dans l'espace, la relier à un contexte de création, à des usages et à des circulations culturelles, établir des liens entre des œuvres, des époques et des cultures différentes, proposer une interprétation justifiée, rendre compte de la visite d'un lieu de conservation, d'exposition ou de diffusion, et construire progressivement un regard sensible, informé et critique sur les œuvres et sur les lieux artistiques.*
- *Histoire et géographie – Se repérer dans le temps et dans l'espace, construire des repères historiques et géographiques, mettre en relation des faits et des situations à différentes échelles, caractériser des continuités et des ruptures, raisonner, justifier une démarche et les choix effectués, analyser et comprendre un document, identifier son point de vue et son intention, confronter des sources, utiliser ses connaissances pour expliciter des documents, pratiquer différents langages en histoire et en géographie, et exercer son esprit critique.*

- *Education aux médias et à l'information – Utiliser les médias et les informations de manière autonome, exploiter l'information de manière raisonnée, vérifier l'origine, la source, la pertinence et la fiabilité d'une information, distinguer information, opinion et publicité, comprendre les modalités de production et de circulation de l'information, découvrir les représentations du monde véhiculées par les médias, comprendre les enjeux liés à l'identité et à la trace numériques, participer à une production coopérative d'information, et exercer son esprit critique sur les médias, leurs langages et leurs effets dans la vie sociale et démocratique.*

Au Lycée

La visite débute par une présentation générale du centre d'art, de ses activités, des différentes professions qui l'animent et de ses missions aux côtés d'autres lieux connus des élèves, comme les musées. Encouragé·es à parcourir l'exposition « Surexposées comme au rayon X » de façon autonome, les élèves développent individuellement et au contact des œuvres leurs propres analyses, interprétations et interrogations.

L'exposition consacrée à Sandra Lahire réunit plusieurs films d'une figure majeure du cinéma expérimental féministe britannique. Dans ses œuvres, la cinéaste travaille l'image comme une matière sensible : la pellicule est altérée, surexposée, fragilisée, et devient le lieu même d'une expérience visuelle et politique. Cette approche lui permet de rendre perceptibles des réalités souvent invisibles, en particulier les liens de dépendance entre les corps, les environnements et les techniques. Ses films antinucléaires occupent une place importante dans ce parcours : ils abordent les effets de l'extraction de l'uranium sur les travailleur·euses, les populations riveraines et les territoires, tout en donnant une forme sensible à la circulation de la toxicité. L'exposition invite ainsi les élèves à découvrir une œuvre où la recherche formelle ne se sépare jamais d'une réflexion sur les rapports entre corps, image, environnement et pouvoir.

Un temps d'échange ouvert et animé par la médiatrice permet à chacun·e de prendre la parole sur son expérience de visite et d'ainsi approfondir collectivement les avis de chacun·e. La visite peut se poursuivre au cours d'un atelier de pratique artistique ou d'écriture en lien avec l'exposition.

- *Arts – Questionner le fait artistique, Analyser et interpréter une pratique, une démarche, une œuvre, Interroger et situer œuvres et démarches artistiques du point de vue de l'auteur et de celui du spectateur, Se repérer dans les domaines liés aux arts plastiques et situer des œuvres dans l'espace et dans le temps, Établir une relation sensible et structurée par des savoirs avec les œuvres et s'ouvrir à la pluralité des expressions, Exposer l'œuvre, la démarche, la pratique, Prendre en compte les conditions de la présentation et de la réception d'une production artistique, Être sensible à la réception de l'œuvre d'art, aux conditions de celle-ci, aux questions qu'elle soulève et prendre part au débat suscité par le fait artistique.*

- *Humanités, littérature et philosophie – Explorer les diverses manières de se représenter le monde, interroger les pouvoirs, les fonctions et les usages de la parole, comprendre comment la littérature et la philosophie élaborent des visions du monde et de l'humanité, penser les expériences humaines, l'histoire, la mémoire, les transformations des sociétés et les interrogations sur l'avenir, étudier des mondes imaginaires, merveilleux, utopiques ou liés à l'anticipation, et s'ouvrir à des formes variées de pensée, de sensibilité et de réflexion pour construire une culture humaniste.*

- *Histoire-géographie, géopolitique et sciences politiques – Analyser de grandes questions politiques, historiques et géopolitiques, adopter une démarche réflexive en confrontant les points de vue, croiser des approches issues de l'histoire, de la géographie, de la géopolitique et de la science politique, développer un regard critique sur la diversité des sources, des médias et des supports d'information, construire une argumentation fondée sur l'étude de documents variés, mettre en relation des échelles, des acteurs et des enjeux, et exercer son jugement pour mieux comprendre les grands équilibres et les tensions du monde contemporain.*

POUR ALLER PLUS LOIN

Présentation des
films de
l'exposition

Arrows, 1984, 16mm, couleur, 15min.

Ce film de Sandra Lahire mêle prises de vues réelles et animation sur plateau pour évoquer l'expérience de l'anorexie et analyser les causes culturelles de cette maladie. « Je suis tellement consciente de mon corps », nous dit la voix off, tandis que des images d'oiseaux sauvages en cage s'entremêlent avec celles de la cage thoracique de la protagoniste du film, la réalisatrice elle-même. Les pressions exercées sur les femmes pour qu'elles soient minces sont illustrées par la description d'une nouvelle technique chirurgicale d'ablation de graisse. Une fois de plus, une femme qui ne se conforme pas aux attentes masculines en matière de silhouette est considérée comme malade, nécessitant une intervention chirurgicale. Le motif récurrent des cages, des barreaux et des voies ferrées renforce le sentiment d'enfermement tout au long du film. Pourtant, en prenant la caméra en main et en dévoilant ce processus au spectateur à l'aide d'un miroir, la réalisatrice montre qu'elle maîtrise cette représentation du corps féminin. Le film se termine par un poème de Sylvia Plath, « The Thin People », qui parle des personnes qui s'affament et de celles qui sont réellement privées – une note puissante pour conclure, ancrant fermement la condition de l'anorexie dans la culture patriarcale occidentale. (Source : Lux)

Edge, 1986, 16mm, couleur, 12min.

« Ce court métrage, qui tire son titre du dernier poème de Sylvia Plath, met en scène une femme qui est une fille : glaciale, parfaite et pétrifiée au service du patriarcat. Elle est aussi une mère qui entraîne ses deux enfants dans cette mort-en-vie. La limite, c'est l'ironie, qui incarne la rébellion de la poétesse. Et c'est la lame... jusqu'où ces contrôleurs peuvent-ils aller avec leurs instruments et leurs armements tout en continuant à agir comme si nos morceaux et nos sentiments pouvaient être recollés ? Il n'y a aucune illusion quant à la « résistance » de la femme. Pourtant, dans ce thème de la femme comme cobaye médical et de guerre, le cri silencieux devient audible dans les vers de la poésie et de la chanson. » (Sandra Lahire)

Edge met en parallèle la brutalité de la vivisection et l'artificialité de la chirurgie esthétique. Les images d'animaux immobilisés, la bouche ouverte comme dans un cri silencieux, sont aussitôt dissimulées. Ce que les photographies militantes de l'époque, souvent de qualité médiocre, ne parvenaient pas à exprimer, Lahire le traduit à travers des compositions faites de compresses tachées, de fragments organiques, de gros plans sur ses yeux et sa bouche dans une expression d'effroi, ainsi que de traces directement inscrites sur la pellicule.

Tout au long du film, un parallèle s'établit entre les corps animaux et celui de l'artiste. Le regard de Lahire, filmé en face caméra et monté en alternance avec celui de lapins soumis à des expérimentations, interroge directement le spectateur.

Terminals, 1986, 16mm, couleur, 20 min

« *Terminals* expose la vulnérabilité physique des femmes face à la culture techno-patriarcale à travers une exploration cinématographique des conditions de travail d'employées de centrales nucléaires. Des voix féminines décrivent leur exposition accrue aux risques de cancer du poumon, de fausse couche, de syndrome de Down ou de lésions neurologiques, tandis que des images et des sons profondément émouvants tentent de donner une forme tangible à cette menace intangible. Faisant écho à la manière dont le corps des travailleurs du nucléaire est endommagé par l'exposition aux radiations, la pellicule est constamment surexposée, brûlée au point que l'image en devient presque invisible. »

Maud Jacquin

Serpent River, 1989, 16mm, couleur, 32 min

« *Serpent River* coule dans ce qui semble être un territoire préservé du nord de l'Ontario. Des rivières aux eaux vives couronnent des rochers élémentaires. Mais *Serpent River* prend sa source près d'une mine d'uranium et de ses résidus (déchets radioactifs). Les bâtiments de cette « capitale de l'uranium du Nord », comme elle se surnomme elle-même, appartiennent à la Rio Tinto Zinc Company. Le film commence et se termine suspendu dans des plaques de glace, c'est l'hiver. La travailleuse se déplace dans une ville brillante de glace, d'apparence propre et soignée. Le milieu du film est ardent et sulfureux : ce sont les champs toxiques de l'usine d'acide, construite sur des terres autochtones canadiennes, pour servir à la « lixiviation » de l'uranium. La pureté de la rivière et l'innocence des enfants qui jouent sur la glace sont entrelacées. Diane est la première femme mineuse d'uranium. Sa voix et celle du Dr Rosalie Bertell, experte en radiations, s'entremêlent pour évoquer les effets de cette exploitation minière sur le corps et le lieu de travail. Diane est fière des muscles qu'elle a développés. La physicienne touche délicatement les radiographies de son amie, ouvrant sa poitrine pour révéler la vérité biologique du bombardement radiologique. [...] Tout est réalisé en filmant la même bande avec une caméra Bolex portable 16 mm ou en utilisant une imprimante optique pour des séquences de 3 minutes à la fois. Les images brutes sont tournées en lumière naturelle à l'extérieur ou dans un service de radiologie médicale. Les voyages à *Serpent River*, la ville minière d'uranium, en hiver, par des températures négatives, puis les techniques de post-production, de colorisation et de montage, ont pris plus d'un an et coûté un peu moins de 15 000 livres sterling. Tous les éléments sonores sont locaux : les camions de Rio Tinto Zinc sillonnent le terrain et la « salle de contrôle » n'exerce aucun contrôle sur les résidus qui s'infiltrent dans l'eau potable. Le film combine des archives fictives en noir et blanc (tournées par la cinéaste) et une explosion de couleurs évoquant « Rio Tinto » - « la rivière souillée ». Ressemblant à des capillaires luminescents ou rouge sang, la rivière serpente à travers un pays atomisé. Elle agit comme un cache de tirage cinématographique pour les enfants et le corps de la femme, vus comme une radiographie en mouvement ou un fantôme dans une ville fantôme. »

Sandra Lahire



Light Music by Lis Rhodes (Installation shot) 1974. Crédit photo : LUX

Fondée en 1966 autour de projections organisées dans la librairie Better Books à Londres, la LFMC, née comme un espace collaboratif de création et de diffusion du cinéma expérimental, s'installe successivement à l'Arts Lab de Drury Lane, dans une ancienne laiterie à Kentish Town, puis dans un ancien foyer ouvrier de British Rail à Camden. Contrairement à la Film-Makers' Cooperative de Jonas Mekas à New York dont elle s'inspire, elle ne se contente pas de distribuer des films : ses membres y partagent équipements et savoir-faire, et maîtrisent collectivement chaque étape du travail filmique — tournage, développement, tirage, montage et projection — sans dépendre des circuits commerciaux. On y trouvait des chambres noires et du matériel de laboratoire, des tables de montage, une salle de projection et un service de prêt de matériel. Ainsi que la fameuse caméra Bolex, qui permit à de nombreux et nombreuses artistes et cinéastes en herbe d'expérimenter avec la pellicule. L'organisation d'ateliers contribua au partage des savoirs et des connaissances techniques. Un service de distribution des films réalisés au sein de la LFMC fut par la suite également mis en place. Elle programma aussi bien les grandes figures du cinéma expérimental américain — Maya Deren, Kenneth Anger, Stan Brakhage — que les œuvres d'une avant-garde britannique en pleine émergence, soutenue à partir des années 1970 par le BFI et l'Arts Council. C'est en son sein que Sandra Lahire trouve sa place dans les années 1980, rejoignant un réseau actif de femmes cinéastes, parmi lesquelles Lis Rhodes et Annabel Nicolson, qui partagent ressources et convictions dans une structure fondée sur l'autonomie artistique collective. Le cinéma issu de la LFMC se caractérisait par un aspect résolument artisanal, les cinéastes qui la fréquentaient considéraient le film avant tout comme un médium artistique. Suite à la disparition de la LFMC, en 1999, une autre organisation a vu le jour, Lux, qui a repris la distribution du catalogue de films.

Les victimes des technologies nucléaires ne sont pas touchées immédiatement, et les populations qui en supportent le plus lourd fardeau sont trop peu nombreuses pour attirer l'attention, notamment dans le cas des industries d'extraction d'uranium. Façonnées par des formes de colonialisme de peuplement — les États-Unis et le Canada exploitant des mines situées sur des territoires autochtones et des réserves des Premières Nations —, les conséquences de l'exposition radioactive engendrent des formes lentes et persistantes de souffrance liées au nucléaire, les maladies pouvant mettre jusqu'à trente ans à se déclarer. Ce que le théoricien Rob Nixon nomme « slow violence » — une violence lente, diffuse, invisible, qui s'exerce sur des corps et des territoires que personne ne regarde — trouve dans le cinéma de Sandra Lahire l'une de ses premières mises en forme artistiques. Lahire fait de la pellicule elle-même le réceptacle de cette contamination : saturée, brûlée, colorisée, la surface du film absorbe les radiations comme les corps des travailleuses qu'elle filme. Avec *Serpent River*, Lahire revient sur ce que l'historienne Lianne Leddy qualifie de « colonialisme de la guerre froide » : la course aux armements nucléaires et la confrontation mondiale entre les États-Unis et l'Union soviétique au milieu du XXe siècle ont exercé une pression accrue sur les ressources des peuples autochtones de l'Ontario. À Elliott Lake, sur le territoire des Anishinaabek de Serpent River, le gouvernement canadien et des entreprises privées ont cherché à extraire de l'uranium et d'autres ressources minérales. Ces activités ont engendré des risques toxiques qui ont eu des conséquences néfastes pour les membres de la Première Nation de Serpent River (en ojibwé : Genabaajing Anishinaabek), qui ont dû composer avec cet héritage environnemental. Les pratiques traditionnelles de pêche et de chasse de ce territoire ancestral ont été menacées par les activités extractives du gouvernement et des entreprises privées. En réaction, les membres de la Première Nation de Serpent River ont résisté et lutté pour la restauration de leurs territoires traditionnels, un combat qui se poursuit encore aujourd'hui et dont l'artiste Bonnie Devine, artiste membre de la Première Nation de Serpent River, rend compte à travers une œuvre qui relie la mémoire du lieu, les cosmologies anishinaabe et la contamination des terres et des eaux de la Serpent River, comment cette pollution a marqué les corps, les relations au territoire et la continuité culturelle de la communauté.

Contemporaine de Lahire, la cinéaste et poétesse américaine Lynne Sachs explore elle aussi, à travers un cinéma documentaire et expérimental qui mêle l'intime au politique, les traces laissées par les essais nucléaires américains sur les corps et les paysages — une archéologie sensible des dommages invisibles. Carolina Caycedo, artiste colombienne dont le travail émerge dans les années 2000, déplace ce regard vers les fleuves et les territoires colombiens et latino-américains ravagés par l'extractivisme et la construction de barrages, travaillant avec les communautés autochtones et riveraines dont les modes de vie et les droits sur l'eau sont menacés par les logiques du capital. Ce que ces trois pratiques partagent, c'est ce que Stacy Alaimo désigne comme une conscience transcorporelle : la reconnaissance que les frontières entre le corps, le sol, l'eau et l'air sont poreuses, et que les violences environnementales s'inscrivent dans la chair avant même de devenir visibles.

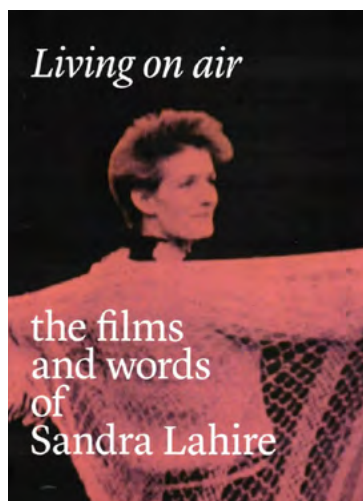


Des membres de la Première Nation de Serpent River, dans le nord-est de l'Ontario, manifestent le long de la route Transcanadienne. Ils s'opposent à l'épandage de glyphosate par des entreprises forestières dans les forêts environnantes. 2025, CBC. Crédit photo : Jonathan Migneault

◇ *Living on Air: The Films and Words of Sandra Lahire*, Courtisane Festival, 2020.

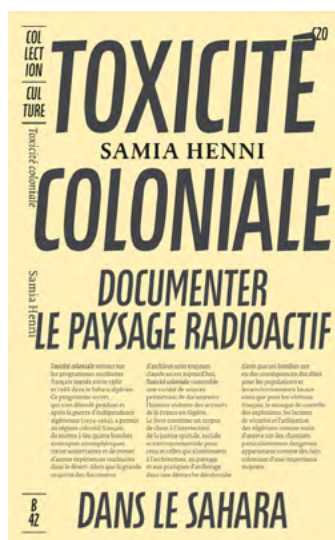
Publié à l'occasion d'une rétrospective consacrée à Sandra Lahire, *Living on Air* est la première monographie dédiée à son œuvre. Cet ouvrage rassemble des textes inédits et existants sur son travail, ainsi que des écrits de la cinéaste elle-même.

À la croisée du cinéma expérimental, de l'écriture et de la réflexion féministe, le livre propose un regard approfondi sur une artiste majeure du cinéma indépendant britannique. Contributions critiques, analyses et documents viennent éclairer une œuvre marquée par l'exploration du corps, de la maladie et des liens entre l'intime et le politique.



◇ *Colonial Toxicity*, Samia Henni, 2024.

Toxicité coloniale revient sur les programmes nucléaires français menés entre 1960 et 1966 dans le Sahara algérien. Ce programme secret, qui s'est déroulé pendant et après la guerre d'indépendance algérienne (1954-1962), a permis au régime colonial français de mettre à feu quatre bombes atomiques atmosphériques, treize souterraines et de mener d'autres expériences nucléaires dans le désert. Alors que la grande majorité des documents d'archives sont toujours classés secret aujourd'hui, *Toxicité coloniale* rassemble une variété de sources permettant de documenter l'histoire violente des activités de la France en Algérie. Le livre constitue un corpus de choix à l'intersection de la justice spatiale, sociale et environnementale pour ceux et celles qui s'intéressent à l'architecture, au paysage et aux pratiques d'archivage dans une démarche décoloniale.



◇ *Ce territoire qui, comme une pulsation...*, Sophie Houdart, 2021.

Que signifie vivre dans un monde contaminé par de faibles doses de radioactivité ? C'est la question que Sophie Houdart se pose depuis l'accident nucléaire de Fukushima Daiichi survenu le 11 mars 2011. Au terme d'une longue enquête ethnographique menée auprès d'un petit groupe de personnes habitant Tōwa, à une cinquantaine de kilomètres de la centrale, elle restitue la texture de ce territoire et décrit comment, année après année, les repères n'ont cessé de changer. On voit comment les habitants et les agriculteurs cherchent à comprendre leur nouvel état du monde, en expérimentant auprès de scientifiques engagés les liaisons et déliaisons qui font leur quotidien.



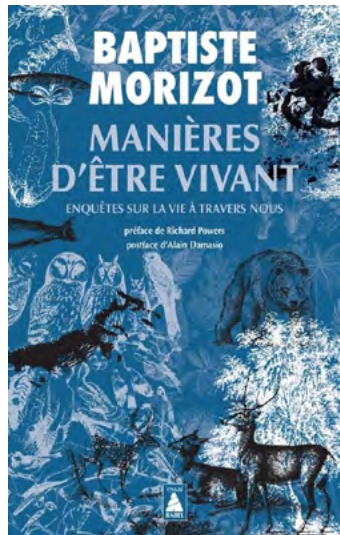
◇ *Le Champignon de la fin du monde*, Anna Lowenhaupt Tsing, 2017.

L'enquête de terrain d'Anna Lowenhaupt Tsing commence dans les forêts dévastées de l'Oregon aux États-Unis, où les grands pins ponderosas ont été coupés pour alimenter l'insatiable industrie du bois, et se termine dans celles du Yunnan, où la marchandisation fait des ravages dans les campagnes, après être passée par la Laponie et le Japon. Le sujet du livre ? Le matsutake, un champignon très cher au Japon qui ne pousse quasiment plus sur l'archipel nippon et qu'il faut donc importer. Anna Tsing va explorer les mondes que ce champignon éclaire ou même fabrique. Le matsutake n'est donc pas un prétexte ou une métaphore mais une loupe pour observer le monde.



◇ *Manière d'être vivant*, Baptiste Moristo, 2026.

Dix millions d'espèces animales, dix millions de manières d'être vivant...
D'où le titre de cet ouvrage, qui s'intéresse à l'une d'entre elles, qui a décidé de faire sécession, et tenir les autres pour quantité négligeable : l'être humain.
Comment ressaisir notre juste place, reconstituer le lien avec les autres espèces qui composent le vivant ?
Probablement en partant sur la trace de ces animaux insaisissables que l'on ne fait qu'entrapercevoir, au détour d'un sentier...



Ressources jeunesse

◇ *La nuit des Zéfirottes*, Claude Ponti, La nuit des Zéfirottes, 2026.

Oubliez vos certitudes. De Paris, vous ne connaissez que la partie émergée de l'iceberg. Sous l'asphalte, il y a le monde des Zéfirottes. Sachez d'abord que Paris est entièrement gonflable, comme toutes les constructions humaines, et s'effondrerait sans la technologie sophistiquée et les efforts constants des Zéfirottes. Sans les Zéfirottes, qui sont là depuis toujours, les humains n'iraient pas bien loin. Même la Terre est pilotée par un Zéfirotte. Mais cette nuit, Paris est en danger, et les Zéfirottes ont besoin d'aide. Non loin de Notre-Dame, une petite fille dort dans sa chambre, elle s'appelle Adèle. Elle seule peut aider les Zéfirottes à vaincre la monstrueuse mauvaise herbe qui prolifère sous Paris et paralyse peu à peu leurs machines. Mais il faut faire très vite...



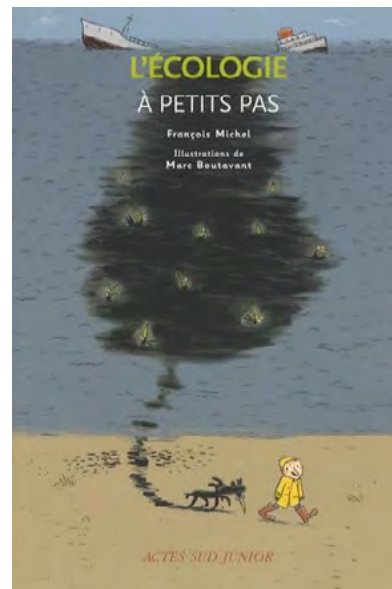
◇ *Lila, la voix bleue*, Caroline Fournier et Carolane Storm, Lila, la voix bleue, 2026.

Lila a des superpouvoirs. A chaque sortie avec ses deux mamans, il se passe quelque chose d'étrange : elle est propulsée dans une aventure extraordinaire. Cette fois-ci, avec Tinon, un monstre de pollution a envahi la rivière... Il leur faudra du courage et de la perspicacité pour l'affronter ! Une fable écologique mêlée de fantastique.



◇ *L'écologie à petits pas*, François Michel, L'écologie à petits pas, 2026.

L'écologie étudie les relations entre les êtres vivants et les milieux où ils vivent. Les activités humaines, notamment, ont beaucoup modifié l'environnement. Au point de mettre la Terre en danger...



◇ *The Lorax*, Dr. Seuss, *The Lorax*, 2026.

Le Lorax, protecteur et porte-parole de la nature et des animaux fantastiques de la vallée Truffula, tente de contrer un entrepreneur utilisant le feuillage des arbres pour sa fabrique de vêtements.



◇ *Opération bye bye béton*, Ophélie Damblé et Roca Balboa, *Opération bye bye béton*, 2026.

La place de la nature en ville et le regard que nous portons sur elle sont abordés avec humour dans ce premier album jeunesse d'Ophélie Damblé, jardinière urbaine, illustré par la talentueuse illustratrice et tatoueuse Roca Balboa, qui prête à cette aventure urbaine son univers pop et coloré, fourmillant de 1000 détails cocasses ou adorables.



◇ Nausicaä de la vallée du vent, Hayao Miyazaki, Nausicaä de la vallée du vent, 2026.

Dans le futur, mille ans après un conflit meurtrier appelé “les sept jours de feu”, la Terre est devenue complètement inhospitalière, envahie à 90% d’une étrange forêt exhalant des vapeurs mortelles et abritant nombre de créatures monstrueuses. La princesse Nausicaä, héritière d’un royaume pacifique protégé des vents nocifs par une chaîne de montagnes, ne partage pourtant pas les croyances de ses congénères. Intriguée par cet écosystème, elle entreprend de l’étudier, persuadée qu’il cache un secret d’importance... Jusqu’au jour où un vaisseau militaire appartenant à un royaume voisin vient s’écraser dans sa vallée, libérant une créature gigantesque plongée dans une profonde léthargie. Nausicaä va alors se retrouver embarquée malgré elle dans une guerre sans merci pour le contrôle de la forêt toxique...



PRÉPARER SA VISITE

La visite
pédagogique



Jeudi 28 mai, de 16h30 à 19h

Une présentation pédagogique, gratuite et sur inscription, est prévue pour l'ensemble des professionnel·les de l'Éducation, du champ social et associatif. Cette première rencontre avec l'exposition « Surexposées comme au rayon X » de Sandra Lahire permet aux personnes accompagnant des groupes de se familiariser avec l'exposition et d'imaginer, avec l'équipe de Bétonsalon, quel(s) format(s) de visite mettre en place pour leur venue future au centre d'art. L'équipe des publics est disponible en continu de 16h30 à 19h pour vous accueillir et vous proposer une visite.

Les outils à
disposition

Le livret d'exposition

↳ [Livret d'exposition](#)



La Bibliothèque

La Bibliothèque, *Grand tourisme à injection* (2021) est une œuvre *in situ* de l'artiste Romain Grateau accueillant le fonds documentaire de Bétonsalon. Pour chaque exposition, l'équipe du centre d'art propose une sélection d'ouvrages qui viennent faire écho à celle-ci et la prolonger. Consultable sur place à l'occasion d'un café ou d'un thé, la sélection évolue au gré des événements et des projets, donnant à voir les recherches et les pensées qui traversent et animent le lieu et son équipe.

Évènement autour de la bibliothèque :

Vendredi 5 juin,
de 14h30 à 18h

Béton Book Club : Session d'arpentage collectif du livre *Exposed, Environmental Politics and Pleasures in Posthuman Times* de Stacy Alaimo (ed. Minneapolis: University of Minnesota Press, 2016), en anglais.

Visite dialoguée

Une médiatrice oriente le groupe dans la compréhension des œuvres présentées dans l'exposition du moment, tout en favorisant les échanges et les débats, avec et au sein du groupe. Cette visite peut déboucher sur un temps d'expérimentation et de partage en lien avec l'exposition : atelier d'écriture, arpentage collectif d'un texte, etc.
Durée : 1h30-2h

Visite atelier

Associant à la visite guidée un temps de pratique artistique, la visite atelier permet aux participant·es de découvrir autrement l'exposition en cours. Après l'observation et la discussion autour du travail des artistes présent·es, vient le moment de passer à la pratique pour s'essayer à son tour à des formes et des procédés observés dans l'exposition ! Pour chaque exposition, nous proposons différents formats d'ateliers, adaptables selon les niveaux et capacités de chacun·e.
Durée : 1h30-2h

Les ateliers autour de l'exposition :

- Cycle 1 – À la maternelle – de la PS à la GS
*Sous un ciel*¹ – atelier peinture au gros sel

« Le bleu est une couleur magnifique ! » nous dit Sandra Lahire dans l'un de ses films. À l'aide de pipettes à encre, les participant·es font apparaître sur une feuille de papier un ciel d'un bleu liquide, que le gros sel vient ensuite troubler et agiter par son action absorbante. Avec patience, les enfants observent l'effet du sel sur l'encre et l'apparition de formes étonnantes et imprévisibles.

- Au primaire et collège – Du CP à la 3ème
*Nous sommes si nombreux·ses*² – atelier d'autoportrait

Corps et nature ne font qu'un, du moins c'est ce que nous suggère Sandra Lahire à travers ses films. Dans cet atelier, les participant·es sont invités à s'emparer de leurs silhouettes. Chacun·e en trace les contours puis la transforme pour en faire un corps habité par la nature, les couleurs ou encore les rêves qui lui ressemblent. Comme une façon de prendre soin de soi et du vivant.

- Au collège et lycée – De la 6ème à la Terminale
*Du fond du cœur*³ – atelier cut-up & slogan

Inspiré par les films de Sandra Lahire, cet atelier explore les liens entre écologie, langage et corps. À partir de fragments de Sylvia Plath, de chansons et d'archives issues des luttes féministes, anti nucléaires et écologiques, les participant·es expérimentent le cut-up pour composer des phrases-manifestes, entre slogan et poème. Une manière de faire entendre autrement ce qui, dans la terre et nos voix, résiste encore.

¹ *By a sky / Palely and family*, vers tiré du poème *Poppies in October* (1962) de Sylvia Plath.

² *So many of us ! / So many of us !*, vers tiré du poème *Mushrooms* (1959) de Sylvia Plath.

³ *Straight from the heart / I step on it*, vers tiré du poème *Cut* (1962) de Sylvia Plath.

Visite avec Bétonpapier

Le Bétonpapier est un support pédagogique se présentant sous la forme d'un poster imprimé en risographie qui accompagne petit·es et grand·es dans la découverte de l'exposition en cours. Habituellement dédié aux 6-11 ans, il s'adresse pour cette exposition aux enfants à partir de 10 ans. Au fil du dépliage de ce poster, les jeunes visiteur·ses sont invité·es à déambuler dans l'exposition, s'attarder sur tel détail ou tel autre, s'exprimer via le dessin, l'écriture ou le jeu. Le parcours propose ainsi une visite rythmée par des jeux et devinettes tout en faisant la part belle à l'autonomie et à la coopération.

Durée : 1h30

Atelier Philo

Cet atelier propose de réfléchir ensemble sur des questions qui traversent la vie quotidienne et la société contemporaine. Inspiré de l'esprit du Café philo de Marc Sautet, il aborde la philosophie comme un outil de pensée critique et de liberté, permettant de développer lucidité et exigence critique face aux enjeux du monde. À travers le dialogue, l'échange d'idées, d'anecdotes et d'exemples personnels, chacun·e est invité·e à développer sa pensée critique et sa capacité à argumenter. L'atelier encourage la co-construction des savoirs, le questionnement des évidences et la réflexion sur des thématiques variées : morale, société, connaissance, relations humaines et avec le vivant, cela en lien avec les expositions.

Visite sur mesure

L'équipe des publics développe des formats de médiation les plus adaptés possibles à ses publics. Nous proposons à nos groupes des visites sur mesure, pour celles et ceux qui souhaitent co-construire un projet, sur un temps court ou long, basé sur l'échange et la création, autour de nos expositions et hors-les-murs.

Toutes les activités proposées sont gratuites.



Visite avec Bétonpapier de l'exposition « SOFARSOGOOD » de Sylvie Fanchon avec une classe de l'école Jean Simon (75013), Bétonsalon - centre d'art et de recherche, Paris, 2024. Photo : Anouk Le Merdy.

Le « Programme Jeunes Médiateur·ices » est un projet au long cours développé par le Pôle des publics de Bétonsalon. Il s'agit d'un espace de dialogue et de transmission déployé autour des expositions et de leur interprétation. Ce dispositif d'accompagnement et de médiation s'inscrit dans une perspective dite « située » de l'apprentissage. Les participant·es sont accompagné·es dans la découverte des expositions de sorte à pouvoir devenir à leur tour « médiateur·ices » de l'exposition auprès de leurs pairs.



Visite de l'exposition « L'indomptable Main » d'Hedwig Houben par les jeunes médiateur·ices de Môm'Tolbiac (75013), Bétonsalon - centre d'art et de recherche, Paris, 2025. Photo : Zoé Lauberteaux.

Ce dispositif contribue, par l'écoute, la discussion et le récit, à renverser les rôles et les voix traditionnellement associés aux discours sur les œuvres au sein de l'institution : la parole est aux jeunes visiteurs et visiteuses qui se chargent d'initier leurs proches, de partager points de vue et anecdotes sur les œuvres et le travail des artistes, et d'inviter au dialogue à leur tour.

Le « Programme Jeunes Médiateur·ices » se déploie sur quatre séances de deux heures dont l'une a lieu en classe :

- Séance 1 - La visite dialoguée de l'exposition
- Séance 2 - L'atelier de recherche en classe
- Séance 3 - La mise en voix dans l'espace d'exposition
- Séance 4 - La visite pour les pairs

Tarifs

Le « Programme Jeunes Médiateur·ices » est gratuit pour les groupes du cycle élémentaire, ainsi que les groupes du champ social. Pour les collèges et lycées, le dispositif est payant (600€) et peut être financé via le Pass Culture.

Pour plus d'informations, vous pouvez consulter la page dédiée au programme sur le site de Bétonsalon [ici](#).

Les horaires de visites

Pour les groupes scolaires, accueil des classes les :

- Mercredi, matin et après-midi, de 9h30 à 18h.
- Jeudi, matin et après-midi, de 9h30 à 18h.
- Vendredi, matin et après-midi, de 9h30 à 18h.

Pour les autres groupes, accueil du :

- Mercredi au samedi, de 11h à 19h.

Accessibilité

Bétonsalon – centre d'art et de recherche, accueille régulièrement des groupes porteurs de handicap sensoriel, physique, psychique ou cognitif. L'espace est accessible en fauteuil roulant.

Tout groupe ayant besoin d'une visite soufflée, d'une visite guidée dans une langue étrangère ou en langue des signes peut nous le faire savoir quatre jours avant et nous proposerons une visite adaptée.

Les ateliers proposés peuvent être adaptés en fonction des besoins et capacités de chacun·e.

Informations
pratiques

Bétonsalon
centre d'art et de recherche
9 esplanade Pierre Vidal-Naquet
75013 Paris
+33 (0)1.45.84.17.56

info@betonsalon.net
www.betonsalon.net

Accès :
M14 & RER C
Bibliothèque François-Mitterrand

Entrée libre
du mercredi au vendredi de 11h à 19h
le samedi de 14h à 19h

L'entrée et toutes nos activités
sont gratuites. Les visites de groupe
sont gratuites sur réservation.
Bétonsalon est situé au rez-de-
chaussée et accessible aux personnes
à mobilité réduite.

Retrouvez toute la programmation
de Bétonsalon sur les réseaux sociaux.
Instagram · LinkedIn :
@betonsalon

Contacts

Elena Lespes Muñoz, responsable des publics
elenalespesmunoz@betonsalon.net

Tess Mazuet, chargée de médiation et développement des publics
tessmazuet@betonsalon.net

Coline Piccinno, assistante médiation et développement des publics
publics@betonsalon.net

+33.(0)1.45.84.17.56

Les textes de ce dossier pédagogique ont été rédigés par Tess Mazuet
et Elena Lespes Muñoz, et la coordination éditoriale effectuée
par Coline Piccinno.

Partenaires et
soutiens

Bétonsalon – centre d'art et de recherche bénéficie du soutien de la Ville de
Paris, de la direction régionale des Affaires culturelles d'Île-de-France –
ministère de la Culture et de la Région Île-de-France, avec la collaboration de
Université Paris Cité.

Bétonsalon est un établissement culturel de la Ville de Paris et est labélisé
Centre d'art contemporain d'intérêt national par le ministère de la Culture.

Cette exposition est conçue avec le soutien de LUX, Londres..

Bétonsalon est membre de d.c.a. – association française de développement des
centres d'art, TRAM – Réseau art contemporain Paris / Île de France, Arts en
résidence – Réseau national et BLA! – association nationale des
professionnel·les de la médiation en art contemporain ainsi que partenaire du
service Souffleurs d'Images pour l'accès à la culture des publics aveugles et
malvoyants.

Conception graphique : Catalogue Général
Courtesy des images : Sandra Lahire et LUX, Londres